

COMMENT ÊTRE MALHEUREUX DANS 9 MÈTRES CARRÉS



Dr. Sarcasme

Comment être malheureux dans 9 mètres carrés

Par Dr. Sarcasme

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Lexique de l'Arnaque : Traduire 'Cosy' par 'Cercueil'	4
Chapitre 2 : Le Loyer : Acheter un château en Creuse ou 9m2 à Châtelet	9
Chapitre 3 : La Triangulation Infernale : Cuire ses pâtes depuis ses toilettes	13
Chapitre 4 : Le Mode Tetris : Quand déplacer une chaise devient un projet d'ingénierie	17
Chapitre 5 : Recevoir des amis : La gestion de la foule à partir de deux personnes	22
Chapitre 6 : L'Odorat de Proximité : Ta vie entière sent l'oignon frit	26
Chapitre 7 : Le Dressing Vertical : Ranger ses slips dans le micro-ondes	31
Chapitre 8 : L'Acoustique de Papier : Partager la vie sexuelle (et digestive) du voisin	35
Chapitre 9 : Le Sport à Domicile : Faire du yoga entre la poubelle et le radiateur	39
Chapitre 10 : Le Micro-Climat Tropical : Faire sécher ses chaussettes et créer une jungle	44
Chapitre 11 : Le Syndrome de Stockholm Immobilier : 'C'est petit mais c'est bien placé'	48
Chapitre 12 : La Stratégie de Fuite : Pourquoi tu passes 18h par jour en terrasse	53

Chapitre 1

Le Lexique de l'Arnaque : Traduire 'Cosy' par 'Cercueil'

Approchez, approchez, chers naufragés du droit au logement. Posez votre carton de déménagement vide (celui qui vous servira de table de nuit, de bureau et probablement de cercueil le moment venu) et parlons un peu de cette discipline olympique du mensonge qu'on appelle pudiquement la « rédaction d'annonces immobilières ».

Si vous lisez ceci, c'est que vous avez déjà cliqué. Vous avez vu passer une photo prise au grand angle — une technique de photographie qui permet de faire passer un placard à balais pour la galerie des Glaces de Versailles — et vous vous êtes dit : « Tiens, et si je donnais 70 % de mon salaire net pour vivre dans un espace où je peux faire cuire des pâtes tout en faisant mes besoins sans même avoir à me lever ? »

Bienvenue dans la sémantique de l'extorsion. Pour survivre dans la jungle du 9 m², il ne suffit pas d'avoir un bon garant et un dossier plus épais que l'annuaire de 1994. Il faut être un cryptologue de génie. Il faut comprendre que l'agent immobilier n'est pas un commerçant, c'est un poète maudit. Baudelaire écrivait sur les fleurs du mal ; lui écrit sur l'humidité des caves.

Analysons ensemble ce dictionnaire de l'enfer.

1. Le mot-clé : "Cosy" (ou "Petit nid douillet")

Dans le monde réel, "cosy" signifie confortable, chaleureux, intime. Dans le monde du 9 m², "cosy" est un euphémisme légal pour dire que si vous rentrez votre ventre, vous pouvez techniquement fermer la porte.

Le "nid douillet" est particulièrement savoureux. Avez-vous déjà vu un nid de près ? C'est un assemblage précaire de brindilles et de salive de pigeon situé sur une corniche dangereuse. C'est exactement ce qu'on vous propose. Quand une annonce dit "cosy", comprenez : "Nous avons supprimé l'espace vital pour maximiser le profit." Si vous pouvez toucher les quatre murs en écartant les bras, ce n'est pas un appartement, c'est une armoire normande vendue au prix d'un lingot d'or. Le "cosy" implique que vous devez choisir entre avoir un lit ou avoir une personnalité. Vous ne pouvez pas avoir les deux.

2. "Exceptionnellement lumineux"

C'est mon préféré. C'est le "joker" de l'agent qui sait que l'appartement est une verrue architecturale. Quand vous lisez "lumineux", ne vous attendez pas à voir le soleil. Le soleil est un luxe réservé aux gens qui possèdent des terrasses ou des comptes aux îles Caïmans.

À Paris, "lumineux" signifie généralement que l'appartement est situé juste sous le réverbère municipal numéro 42. Vous aurez une lumière orange pisseuse H24 qui filtre à travers un simple vitrage de 1920, vous donnant l'impression de vivre dans un film de David Fincher ou dans une garde à vue perpétuelle. Parfois, "lumineux" veut dire que si vous vous penchez par la fenêtre à 45 degrés en risquant la défenestration, vous pouvez apercevoir un reflet sur la vitre du voisin d'en face entre 11h12 et 11h14. C'est votre dose de vitamine D. Profitez-en, c'est compris dans les charges.

3. "Charme de l'ancien" (ou "Atout cachet")

Traduction littérale : "Rien n'est droit et tout est potentiellement mortel."

Le "charme de l'ancien", c'est le code secret pour désigner un sol qui accuse une inclinaison de 15 degrés. Pratique pour faire des courses de billes, moins pour dormir sans avoir l'impression d'être sur le Titanic juste avant l'iceberg.

Les "poutres apparentes" ? C'est pour que vous puissiez voir exactement quelle partie du plafond va vous fracasser le crâne pendant votre sommeil. Les "tommettes

d'origine" ? Elles sont là depuis l'époque où on soignait encore la peste avec des sangsues, et elles sont tout aussi froides que le cœur de votre propriétaire. Le "cachet", c'est ce qui reste quand on a enlevé le confort, l'isolation phonique et la dignité. Si vous entendez votre voisin de palier soupirer, ce n'est pas parce que les murs sont fins, c'est parce que vous partagez en fait la même âme à travers le placo poreux.

4. "Cuisine équipée" (ou "Kitchenette optimisée")

Restons sérieux deux minutes. Dans 9 m², "équiper" une cuisine relève de la micro-chirurgie. En général, l'équipement consiste en deux plaques électriques qui mettent quarante minutes à faire frémir un litre d'eau et un évier si petit qu'on ne peut même pas y rincer une cuillère à café sans provoquer une inondation digne du déluge biblique.

"Optimisée" signifie que le micro-ondes est posé sur le réservoir des toilettes et que le frigo — un modèle de la taille d'une boîte à chaussures qui fait le bruit d'un décollage de Boeing 747 toutes les vingt minutes — sert aussi de table de chevet. Vous n'allez pas cuisiner ici. Vous allez manger des barres protéinées et pleurer sur vos souvenirs de gratins dauphinois.

5. "Studio d'artiste"

C'est la version premium de l'arnaque. Le "studio d'artiste" est généralement situé au sixième étage sans ascenseur (car l'artiste est pauvre et sportif). C'est une pièce sous les toits où il fait 42 degrés en été et -12 en hiver. L'isolation est un concept abstrait, une rumeur urbaine.

Pourquoi "d'artiste" ? Parce qu'il faut être soit un génie torturé, soit complètement défoncé à l'absinthe pour accepter de vivre dans une pièce où la seule fenêtre est un Velux coincé qui donne sur un conduit d'aération. C'est "bohème", vous comprenez ? La moisissure sur le mur n'est pas un problème de santé publique, c'est une fresque organique, une installation d'art contemporain sur la fugacité de l'existence et la décomposition du capitalisme.

6. "Calme et recherché"

"Calme" parce que l'appartement donne sur une cour intérieure de 2 mètres sur 2, surnommée "le puits de désespoir". C'est un endroit où le son ne meurt jamais. Vous n'entendrez pas la rue, non. Vous entendrez la brosse à dents électrique du voisin du 3ème, la dispute conjugale du 2ème et, surtout, le bruit de votre propre solitude qui résonne contre les murs gris.

"Recherché" ? Oh que oui. Il est recherché par la police, par les services d'hygiène et par une horde de trente-cinq étudiants désespérés qui font la queue dans l'escalier en tenant leur dossier comme s'il s'agissait du Saint Graal.

7. "Proche de toutes commodités"

Cela signifie qu'il y a un Franprix ouvert jusqu'à 22h juste en bas et que le camion poubelle passe à 4h30 du matin sous votre fenêtre pour s'assurer que vous n'oubliez jamais la réalité matérielle des déchets ménagers. La "commodité", c'est aussi le métro à 2 minutes, ce qui veut dire que vous sentez les vibrations de la ligne 4 dans vos plombages toutes les trois minutes.

Mesdames et Messieurs, quand vous parcourez ces annonces, rappelez-vous que vous n'achetez pas un espace, vous achetez une fiction. L'agent immobilier est votre dealer d'illusions. Il vous vend du "potentiel".

"Beaucoup de potentiel" est d'ailleurs le terme ultime. C'est le mot qu'on utilise pour une ruine fumante. Cela signifie : "Si vous dépensez trois fois le prix d'achat en travaux et que vous abattez deux murs porteurs (ce qui fera s'écrouler l'immeuble), vous aurez peut-être quelque chose de vivable."

Mais vous allez signer. Vous allez signer parce que c'est ça ou vivre dans une tente Quechua sur le périph'. Vous allez entrer dans votre 9 m², vous allez poser votre

valise sur votre plaque de cuisson, vous allez regarder la tache d'humidité qui ressemble étrangement au visage de la Vierge Marie (ou de votre banquier, selon votre foi), et vous allez vous dire :

"C'est quand même super cosy."

Félicitations. Vous parlez couramment l'Arnaque. Le massacre peut continuer.

Chapitre 2

Le Loyer : Acheter un château en Creuse ou 9m² à Châtelet

Entrons dans le vif du sujet, là où ça fait mal, là où le compte en banque pleure des larmes de sang chaque premier du mois. Parlons de cette transaction mystique, presque religieuse, qu'on appelle le virement du loyer.

Huit cents euros.

Posez ce chiffre un instant. Laissez-le décanter dans votre esprit comme un mauvais vin de supérette. Pour huit cents euros, dans une économie rationnelle, vous devriez obtenir quelque chose de substantiel. Une voiture d'occasion honnête. Un abonnement à vie à une revue sur les lamas. Ou, à la rigueur, le respect de vos semblables.

À Paris, et plus précisément dans le triangle des Bermudes de l'immobilier qu'est le quartier de Châtelet, ces huit cents euros vous achètent le privilège de vivre dans une unité de mesure qui n'existe même pas pour les architectes : le "placard à balais Premium".

Faisons un peu de mathématiques, car rien ne souligne mieux l'absurdité que l'arithmétique froide. Une table de ping-pong standard mesure 4,17 mètres carrés. Votre logement fait 9 mètres carrés. Cela signifie que votre espace de vie total équivaut à environ 2,15 tables de ping-pong. Si vous invitez un ami à dîner, vous êtes déjà en surpopulation. Si vous invitez deux amis, vous créez un trou noir gravitationnel qui risque d'engloutir tout le premier arrondissement.

À ce prix-là, le mètre carré de votre taudis coûte plus cher que le gramme de safran de

qualité supérieure. Vous dormez littéralement sur de l'or, sauf que l'or est ici représenté par un lino jauni qui se décolle et qui semble avoir été posé pendant le Front Populaire.

Mais regardons ailleurs. Regardons la Creuse.

Ah, la Creuse ! Ce département dont le nom évoque à la fois une dépression géologique et un état émotionnel permanent. Pour 800 euros par mois en Creuse, vous n'avez pas un appartement. Vous n'avez pas une maison. Vous avez un fief. Pour ce prix, vous louez un château avec trois tours, un pont-levis fonctionnel, une forêt de chênes centenaires, et probablement un fantôme de baronnet du XVIIIe siècle qui vient vous faire le café le matin par pur ennui.

En Creuse, pour 800 euros, vous pouvez avoir une salle de bain tellement grande que vous avez besoin d'un GPS pour trouver le porte-serviette. Vous avez une cuisine où vous pourriez faire tenir trois Châtelet-les-Halles, guichets RATP compris. Vous avez de l'espace. Tellement d'espace que vous finissez par développer une agoraphobie aiguë et que vous vous mettez à parler aux vaches parce qu'elles sont les seules voisines à moins de trois kilomètres.

Mais vous, vous avez choisi Châtelet. Pourquoi ? Parce que "c'est central".

"Central". Quel mot magnifique. C'est l'argument ultime du Parisien qui essaie de justifier son auto-flagellation financière. "C'est central". Certes. Vous êtes au centre de l'enfer. Vous vivez au-dessus d'un nœud ferroviaire où convergent toutes les névroses de l'Île-de-France. Votre appartement est situé à la verticale exacte d'une bouche d'aération du RER B, ce qui vous permet de profiter gratuitement des effluves de sueur, de freins brûlés et de désespoir urbain qui remontent des profondeurs de la terre.

C'est le seul endroit au monde où vous payez un loyer de cadre supérieur pour avoir

le mode de vie d'un moine trappiste puni. Votre douche est située au-dessus de vos WC, qui eux-mêmes servent de siège pour votre bureau. C'est le concept du "tout-en-un" poussé à son paroxysme obscène. On appelle ça l'optimisation. En réalité, c'est de la géométrie non-euclidienne. Vous vivez dans une dimension où la cuisine et les toilettes sont le même lieu, créant un paradoxe temporel où vous pouvez techniquement préparer des pâtes tout en éliminant celles de la veille. C'est le cycle de la vie, version 75001.

Analysons maintenant la psychologie du propriétaire. Monsieur de Montmorency-Placard (ou plus probablement la SCI "Richesse et Humiliation") sait parfaitement ce qu'il fait. Il ne vous loue pas un bien immobilier. Il vous loue un droit de cité. Il sait que vous êtes prêt à sacrifier 60 % de votre salaire net pour pouvoir dire en soirée : "Oh, j'habite à Châtelet, c'est hyper pratique pour sortir."

Sauf que vous ne sortez jamais. Vous ne pouvez pas. Vous n'avez plus d'argent. Votre budget "loisirs" a été dévoré par la taxe d'habitation et les charges de copropriété qui couvrent l'entretien d'un ascenseur dans lequel vous ne rentrez qu'en apnée. Votre seule distraction consiste à regarder, par votre unique vasistas (qui offre une vue imprenable sur le conduit d'aération du kebab d'en bas), les pigeons qui, eux, disposent de beaucoup plus de mètres carrés que vous sur les rebords de fenêtres.

Il y a une forme de syndrome de Stockholm dans le loyer parisien. À chaque virement, vous ressentez une pointe de fierté masochiste. "Regardez-moi, j'arrive à survivre avec 12 euros par jour après avoir payé mon propriétaire-bourreau !" Vous vous sentez comme un aventurier de Koh-Lanta, mais avec la 5G et un abonnement Netflix que vous ne pouvez regarder que sur votre téléphone, car une télé ferait s'effondrer l'étagère qui vous sert de table de chevet.

La comparaison avec la table de ping-pong reste la plus cruelle. Imaginez-vous en train d'essayer de faire une partie de ping-pong dans votre 9m². C'est impossible. Vous n'avez pas le recul nécessaire. Si vous essayez de smasher, vous vous fracassez

le poignet contre votre micro-ondes (qui est aussi votre table de nuit). Cela signifie que votre logement est officiellement "trop petit pour le sport de salon le moins encombrant de la création".

Et pourtant, le marché immobilier vous regarde avec un mépris souverain. Si vous osez vous plaindre, on vous répondra : "Mais c'est le prix du marché !" Le "Marché". Cette entité invisible et démoniaque qui a décidé qu'un placard sombre valait le prix d'une villa en Toscane. Le Marché est un dieu cruel qui exige des sacrifices humains, et votre compte en banque est l'autel.

Mais le pire, ce n'est pas le prix. C'est l'espoir. L'espoir que, l'année prochaine, vous trouverez un 11m² pour seulement 950 euros. Un palais ! Deux mètres carrés de plus ! C'est assez pour poser un tapis ! C'est assez pour ne plus avoir à plier ses genoux quand on est aux toilettes !

En attendant ce jour glorieux, vous continuez à envoyer vos 800 euros. Vous achetez votre fiction. Vous vivez dans votre table de ping-pong de luxe. Et pendant ce temps, quelque part en Creuse, un homme loue une aile entière de château pour le prix de votre abonnement Navigo, et il se demande pourquoi il se sent si seul dans ses 400 mètres carrés.

La réponse est simple : parce qu'il n'est pas "central". Il n'a pas la chance, comme vous, de sentir les vibrations du RER sous son oreiller. Il n'a pas ce plaisir indicible de devoir choisir entre avoir un frigo ou avoir un placard à vêtements.

Vous avez choisi la souffrance chic. Vous avez choisi l'absurdité mathématique. Vous avez choisi d'être malheureux, mais avec une adresse prestigieuse. Et ça, mesdames et messieurs, c'est le summum de la civilisation. Le massacre, comme je le disais, peut continuer. Et il coûte cher. Très cher.

Chapitre 3

La Triangulation Infernale : Cuire ses pâtes depuis ses toilettes

Oubliez la domotique. Oubliez Elon Musk, ses puces cérébrales et ses fusées qui atterrissent à la verticale. La véritable révolution technologique du XXI^e siècle ne se passe pas dans la Silicon Valley, elle se passe dans votre studio de la rue de Vaugirard, entre le bac à douche qui fuit et la plaque à induction qui fait sauter les plombs dès qu'on tente de cuire autre chose qu'un œuf de caille.

Vous vivez dans ce que les agents immobiliers — ces poètes du mensonge — appellent un « espace optimisé ». Mais soyons honnêtes entre nous, puisque nous partageons la même humidité : vous vivez dans un cockpit de Formule 1 dont le pilote aurait été condamné à perpétuité. La seule différence, c'est que le pilote de F1 n'a pas besoin de vider sa litière pour accéder à son micro-ondes.

Bienvenue dans l'ère de la Triangulation Infernale.

C'est un concept géométrique pur, presque mystique. Dans un logement normal, une personne doit « se déplacer ». Elle quitte le salon pour aller à la cuisine, elle traverse un couloir pour atteindre les toilettes. Quel gâchis d'énergie ! Quelle perte de temps cinétique ! Chez vous, le mouvement est une notion obsolète. Vous êtes le centre de gravité d'un univers de 9 mètres carrés. Vous êtes une divinité immobile au milieu de son panthéon de plastique et de mélaminé.

Visualisez la scène. Vous êtes assis sur le trône. Non, ne soyez pas timides, nous sommes entre gens « centraux ». Vous êtes là, en train de méditer sur le sens de votre loyer, et soudain, une urgence : l'eau des pâtes bout. Dans un 120 mètres carrés en province, c'est la panique, la course effrénée, le risque de glissade sur le parquet ciré.

Chez vous ? Il suffit d'étendre le bras gauche. Sans même décoller les fesses de la porcelaine, vous pouvez jeter les Penne Rigate dans la casserole tout en surveillant la cuisson du coin de l'œil. C'est de l'ergonomie totale. C'est la symbiose absolue entre le transit intestinal et la gastronomie italienne.

D'ailleurs, parlons-en de cette proximité. Il existe un plaisir coupable, presque érotique, à pouvoir touiller sa sauce bolognaise tout en se shampooinant sous une douche qui, par un miracle de la physique moderne, se trouve exactement à trente centimètres de votre plaque chauffante. Vous êtes là, nu, ruisselant de Mixa Bébé, le bras tendu hors du rideau de douche pour vérifier l'assaisonnement. Vous vivez une expérience sensorielle inédite : le mélange olfactif entre le gel douche à la fleur d'oranger et l'oignon qui rissole. C'est le parfum de la réussite parisienne. Ça s'appelle « Eau de Misère », et ça coûte 800 euros par mois.

Les architectes appellent ça le « triangle d'activité ». Normalement, c'est censé relier le frigo, l'évier et les fourneaux. Dans votre cas, le triangle a été compressé par une presse hydraulique jusqu'à devenir un point unique. Un point de singularité, comme un trou noir, où les lois de la physique s'effondrent.

Regardez l'avantage économique ! Vous n'avez pas besoin d'un système de surveillance sophistiqué pour votre cuisine. Vous *êtes* dans la cuisine. En permanence. Même quand vous dormez, votre tête est à portée de souffle du grille-pain. Si un cambrioleur entrait (ce qui est physiquement impossible, car il ne pourrait pas ouvrir la porte sans cogner votre lit, qui lui-même bloque le frigo, qui lui-même empêche l'accès à la fenêtre), il se retrouverait nez à nez avec votre oreiller avant même d'avoir franchi le paillason.

Mais le vrai génie de la Triangulation Infernale, c'est la gestion de la vapeur. Quand vous faites cuire vos pâtes, la vapeur d'eau hydrate instantanément votre peau (puisque vous êtes à côté), humidifie vos vêtements suspendus au-dessus de la plaque (puisque'il n'y a pas d'autre endroit) et décolle le papier peint que vous aviez déjà

prévu de changer. C'est un écosystème fermé. Rien ne se perd, tout se transforme, surtout votre santé mentale.

On pourrait croire que c'est dégradant. La rumeur court qu'il serait « indécent » de pouvoir toucher son frigo tout en étant assis sur ses toilettes. Quelle étroitesse d'esprit ! C'est au contraire le summum de la connectivité. C'est le "Smart Home" originel, celui où le processeur central, c'est vous. Vous n'avez pas besoin d'une application sur votre iPhone pour savoir si le lait est périmé : l'odeur arrive directement à vos narines pendant que vous vous brossez les dents. C'est du temps réel, mes amis. Du "Live Data".

Et que dire de l'aspect social ? Recevoir des amis dans 9 mètres carrés, c'est pratiquer l'art de la Tetris humaine. Mais la Triangulation Infernale rend les choses tellement plus conviviales ! Vous recevez un invité (un seul, n'exagérons rien, ou alors un très mince qui accepte de rester debout dans la douche). Vous pouvez lui servir l'apéritif sans jamais quitter votre siège (le lit, qui sert aussi de canapé, de table à manger et de bureau). Vous tendez la main : le vin est dans le frigo sous vos pieds. Vous tendez l'autre main : les cacahuètes sont sur l'étagère au-dessus des WC. Vous ne recevez pas, vous opérez. Vous êtes un chirurgien de la fête, un chef d'orchestre dont la baguette serait un décapsuleur.

Bien sûr, il y a des risques. La Triangulation Infernale demande une précision de gymnaste olympique. Un faux mouvement, et votre brosse à dents finit dans la poêle. Un moment d'inattention, et vous versez du liquide vaisselle dans votre café. Mais c'est précisément ce danger qui rend la vie excitante ! En Creuse, le risque, c'est de s'ennuyer. À Paris, dans 9 mètres carrés, le risque, c'est de mourir électrocuté parce qu'on a voulu égoutter ses spaghettis tout en sortant de la douche. C'est ça, l'adrénaline urbaine.

Et puis, il y a cette satisfaction intellectuelle de savoir que vous optimisez chaque centime. Quand vous payez 80 euros du mètre carré, chaque pas que vous ne faites

pas est une victoire sur le capitalisme foncier. Pourquoi payer pour un couloir ? Un couloir, c'est du vide. Et le vide, c'est pour les gens qui ont peur de la proximité avec eux-mêmes. Vous, vous ne risquez pas de vous perdre. Vous êtes toujours là. Partout à la fois.

Le soir venu, quand vous éteignez la lumière (en tendant le bras depuis votre lit, car l'interrupteur est collé à votre tête de lit, laquelle est collée à l'évier), vous pouvez contempler votre royaume. Dans le noir, les contours s'effacent. L'odeur des pâtes à la tomate se mêle à celle du savon de Marseille. Le ronronnement du frigo, situé à douze centimètres de votre oreille droite, devient une berceuse technologique.

Vous fermez les yeux. Vous êtes bien. Vous êtes compact. Vous êtes efficace. Vous êtes le seul être humain capable de dire, sans mentir, qu'il a passé sa soirée dans sa cuisine, son salon, sa salle de bain et son bureau, tout en étant resté assis à la même place pendant quatre heures.

C'est ça, la magie de la triangulation. C'est transformer une boîte à chaussures en centre de commandement galactique. Et si jamais vous vous sentez un peu à l'étroit, rappelez-vous : dans l'espace, les astronautes vivent dans des modules encore plus petits. La seule différence, c'est qu'ils n'ont pas de voisin du dessous qui tape au plafond avec un balai dès qu'ils font tomber leur fourchette.

Mais bon, les astronautes n'ont pas non plus de boulangerie bio au pied de leur fusée. On ne peut pas tout avoir. Le massacre continue, certes, mais il est incroyablement bien organisé.

Chapitre 4

Le Mode Tetris : Quand déplacer une chaise devient un projet d'ingénierie

Bienvenue dans la quatrième dimension. Ici, les lois de la physique de Newton ne sont plus que de lointains souvenirs, des théories fumeuses pour gens qui ont le luxe de posséder un couloir. Dans votre 9 mètres carrés marseillais, vous ne vivez pas : vous gérez une partie de Tetris en réalité augmentée où le moindre faux mouvement peut entraîner l'effondrement d'une pile de boîtes de conserve sur votre dignité.

L'ingénierie spatiale, selon la NASA, c'est envoyer des mecs sur la Lune. Selon vous, c'est réussir à sortir un yaourt du frigo sans avoir à dévisser la poignée de la porte d'entrée. C'est ce que j'appelle le « Mode Tetris ». Et croyez-moi, la musique du jeu finit par jouer en boucle dans votre crâne à chaque fois que vous déplacez votre chaise.

Tout commence le matin. Le réveil sonne. À cet instant précis, votre appartement est en « Mode Sommeil ». C'est une configuration spécifique où 92 % de la surface au sol est occupée par votre clic-clac déplié. Le clic-clac, cet instrument de torture médiéval déguisé en mobilier moderne, est le boss final de votre existence. Quand il est ouvert, il n'y a plus de « sol ». Il n'y a que « Le Lit ». Pour atteindre la machine à café, vous avez deux options : ramper tel un commando de la marine sous le châssis métallique ou pratiquer le saut en longueur depuis l'oreiller vers l'évier. La plupart du temps, vous optez pour le saut, manquant de peu de vous empaler sur le robinet, ce qui aurait au moins l'avantage de régler définitivement vos problèmes de loyer.

Mais attention, car voici le premier défi technique de votre journée : l'ouverture du frigo. Dans un 9 mètres carrés conçu par un architecte qui détestait manifestement

l'humanité, le frigo et le lit sont en état de guerre froide. Ils ne peuvent pas coexister dans le même espace-temps. Si le lit est ouvert, la porte du frigo bute contre le matelas après une ouverture de 4,5 centimètres. C'est suffisant pour attraper un Babybel si vous avez des doigts de pianiste anorexique, mais totalement insuffisant pour extraire la brique de lait.

C'est là que le génie humain intervient. Vous devez passer en « Mode Petit-Déjeuner ».

Cette phase de transition nécessite un protocole plus rigoureux qu'un décollage d'Ariane 5. Étape 1 : Replier la couette en un carré parfait de 40x40 (plus grand, et elle empiète sur la zone de circulation, c'est-à-dire le paillason). Étape 2 : Actionner le mécanisme du clic-clac. Ce bruit de métal qui grince, ce *clac-clac* sinistre, c'est le signal que votre salon vient de renaître des cendres de votre chambre. Étape 3 : Maintenant que le lit est un canapé, vous avez gagné les 15 centimètres nécessaires pour que la porte du frigo s'ouvre à 90 degrés. Victoire. Vous avez le lait. Vous êtes un ingénieur de haut vol. Vous n'avez pas fait cinq ans d'études pour finir par calculer des rayons de braquage de porte de frigo, mais la survie n'attend pas.

C'est alors que survient le drame : vous avez oublié de sortir le beurre *avant* de refermer la porte. Dans un appartement normal, on rouvre la porte. Dans un 9 mètres carrés, on soupire, on s'assoit sur la chaise, on réalise que la chaise bloque désormais le placard à tasses, et on envisage sérieusement de devenir ascète et de ne plus jamais manger que des produits secs stockés en hauteur.

Parlons-en, de la chaise. La chaise est l'élément perturbateur. Dans 9 mètres carrés, une chaise n'est pas un siège, c'est une variable instable. Elle est le « joker » de votre Tetris. Pour ouvrir le placard sous l'évier, la chaise doit aller sur le lit. Pour ouvrir la fenêtre, la chaise doit aller devant la porte d'entrée. Pour accueillir un invité (un concept audacieux, proche de la performance artistique de type « entassement de corps »), la chaise doit disparaître. Où ? Personne ne sait. Elle finit souvent par servir

de table de nuit, de bureau et de garde-manger simultanément. Si vous déplacez la chaise sans avoir anticipé le coup d'après, vous vous retrouvez bloqué dans le coin « salle de bain » (le bac à douche) sans pouvoir en sortir, car la chaise fait désormais barrage. Vous êtes virtuellement prisonnier de votre propre mobilier. C'est le syndrome de Stockholm, mais avec du contreplaqué suédois.

Le véritable chef-d'œuvre de cette ingénierie de la misère reste la gestion des flux de pensée. On dit souvent qu'il faut « changer d'air » pour changer d'idée. Dans 9 mètres carrés, l'air est le même depuis 2014, filtré uniquement par vos poumons et l'odeur de la boulangerie bio d'en bas. Mais le problème est plus profond : vous ne pouvez pas changer d'avis physiquement.

Avez-vous déjà remarqué que pour prendre une décision importante, on a besoin de marcher ? On fait les cent pas. C'est un réflexe humain. À Marseille, dans votre boîte d'allumettes, faire les cent pas se résume à effectuer une rotation de 180 degrés sur vos talons. C'est plus une danse de derviche tourneur qu'une réflexion philosophique. Si vous voulez vraiment « réfléchir à la question », vous n'avez pas le choix : vous devez sortir sur le palier.

Il n'y a pas assez de volume d'air dans votre studio pour contenir une épiphanie. Si une idée lumineuse vous traverse l'esprit alors que vous êtes déjà en train de vous brosser les dents, la pression crânienne devient trop forte. Les murs se rapprochent. On raconte que certains locataires de studios parisiens ou marseillais ont été retrouvés avec des traces de plâtre sur les tempes simplement parce qu'ils avaient essayé de concevoir un projet de start-up dans un espace prévu pour stocker un balai.

Alors, vous sortez. Vous ouvrez la porte d'entrée — ce qui nécessite au préalable de pousser le sac à linge sale et de décaler votre seule paire de chaussures — et vous vous tenez là, sur le carrelage froid du couloir commun. C'est là, entre l'extincteur périmé et la porte du voisin qui écoute du Jul à fond, que vous pouvez enfin « changer d'avis ». Le palier est l'extension naturelle de votre cerveau. C'est votre

terrasse mentale. Une fois que vous avez décidé que, finalement, non, vous n'allez pas rappeler votre ex, vous pouvez rentrer chez vous, en faisant bien attention à refermer la porte selon un angle de 42 degrés pour ne pas cogner le dossier de la chaise.

Et que se passe-t-il si vous avez l'audace de vouloir faire le ménage ? Passer l'aspirateur dans 9 mètres carrés est une discipline olympique méconnue. C'est le « Ballet du Dyson ». L'opération consiste à déplacer l'intégralité de vos possessions sur le lit pour libérer 1,5 mètre carré de sol. Vous passez l'aspirateur sur cette zone. Puis, vous déplacez tout ce qui était sur le lit vers la zone propre. Vous aspirez la zone sous le lit. Puis vous remettez tout en place. À la fin, vous avez brûlé 800 calories, déplacé une demi-tonne de meubles de kit, et l'appartement a exactement la même tête qu'au début, à la différence près que vous avez maintenant une crampe dans le deltoïde droit à force de soulever le frigo pour attraper une poussière.

C'est ça, le Mode Tetris. C'est une optimisation constante de l'agonie. C'est savoir que si vous achetez un livre de plus de 300 pages, il faudra vous débarrasser de votre grille-pain pour maintenir l'équilibre structurel de la pièce. C'est une vie de précision millimétrée.

Mais regardez le bon côté des choses : vous êtes devenu un expert en géométrie non-euclidienne. Vous voyez des trajectoires là où les gens normaux ne voient que des obstacles. Vous savez qu'en pivotant le buste de 30 degrés vers la gauche tout en rétractant l'abdomen, vous pouvez accéder au micro-ondes sans lâcher la poignée de la fenêtre. Vous êtes un ninja de l'exiguïté. Un athlète du confinement volontaire.

Et quand, le soir venu, vous devez tout recommencer en sens inverse — pousser la chaise, déplacer le sac, déplier le lit, bloquer le frigo — vous le faites avec la satisfaction du travail bien fait. Certes, vous êtes malheureux. Certes, vous avez un bleu sur la hanche gauche à cause du coin de la table qui n'a jamais bougé de sa place depuis votre emménagement. Mais votre appartement est rangé. Ou plutôt, il est «

imbriqué ».

Tout est à sa place. Rien ne dépasse. Vous êtes le roi d'un royaume de poche où chaque centimètre est une victoire de l'esprit sur la matière. Et si jamais vous vous sentez vraiment trop à l'étroit, rappelez-vous la règle d'or du Mode Tetris : si vous réussissez à aligner parfaitement vos meubles, peut-être qu'ils disparaîtront d'un coup, vous laissant enfin un peu d'espace pour respirer. En attendant, restez immobile. C'est encore là que vous prenez le moins de place.

Chapitre 5

Recevoir des amis : La gestion de la foule à partir de deux personnes

Inviter quelqu'un chez soi quand on vit dans un placard à balais surpayé relève soit de la pathologie mentale, soit d'un goût prononcé pour l'expérimentation sociologique extrême. Dans neuf mètres carrés, la notion de « cercle d'amis » est géométriquement impossible. On est plutôt sur un « point d'amis ». Une singularité spatio-temporelle où les lois de la physique habituelle cessent de s'appliquer pour laisser place à une promiscuité que même un wagon du RER A en heure de pointe jugerait « un peu excessive ».

Pourtant, un jour, vous craquez. L'isolement social commence à vous peser, ou alors vous avez simplement envie de prouver au monde que votre existence n'est pas qu'une suite de repas pris debout devant un micro-ondes. Vous lancez l'invitation. « Passe donc dîner, on sera bien, c'est... intime. » « Intime » est ici l'euphémisme du siècle. C'est le mot qu'utilisent les agents immobiliers pour dire qu'on peut se brosser les dents et cuire des pâtes sans retirer ses chaussures.

Dès que votre invité franchit le seuil, la catastrophe commence. L'air disparaît. Scientifiquement, le volume d'oxygène contenu dans neuf mètres carrés est calculé pour la survie d'un hamster sédentaire ou d'un étudiant en droit dénutri. À deux, vous entamez les réserves de secours en moins de sept minutes. C'est là que la gestion de la foule commence. Car oui, à partir de deux personnes, vous n'avez plus un invité : vous avez une émeute.

Le premier défi est le déshabillage. Où mettre le manteau ? Dans un appartement normal, on le jette sur le lit. Dans neuf mètres carrés, le lit est aussi le canapé, la table

à manger et, potentiellement, le garde-manger. Poser un manteau sur le lit revient à condamner 40 % de la surface habitable. Si votre ami a commis l'imprudence de venir avec un sac à dos, vous êtes officiellement en état d'urgence. Le sac devient un membre à part entière de la soirée, un troisième convive muet mais encombrant qu'il faudra enjamber toute la nuit au risque de finir le nez dans l'évier.

Vient ensuite le moment fatidique : « Asseyez-vous, je vous en prie. » Mais où ? C'est ici que votre génie tactique entre en jeu. Le dîner assis dans neuf mètres carrés est un sport de combat. Puisque vous ne disposez que d'une chaise (qui sert aussi de bureau, de table de chevet et d'étagère à linge sale), l'un de vous devra se sacrifier.

Il existe plusieurs écoles de pensée pour le placement des invités.

La première, c'est l'école du « Bord de l'Évier ». C'est une option audacieuse, très « cocktail party new-yorkaise », si New York était situé dans un réduit à charbon. L'invité s'assoit sur le rebord en inox, les fesses au-dessus des assiettes qui trempent. C'est froid, c'est dur, et si l'invité bouge un peu trop pour illustrer une anecdote, il déclenche le mitigeur et se retrouve avec un jet d'eau tiède dans les lombaires. C'est le prix à payer pour la convivialité.

La seconde école, plus traditionnelle, est celle des « Genoux Stratégiques ». Faute de mobilier, votre invité s'assoit par terre, le dos contre le frigo, tandis que vous restez sur l'unique chaise. Très vite, vous vous rendez compte que vos visages sont à des altitudes différentes. Vous le dominez de toute votre superbe, tel un monarque absolu régnant sur un sujet assis sur du lino premier prix. Pour manger, l'invité doit utiliser ses propres genoux comme tréteaux. C'est ce qu'on appelle le « dîner-plateau-biologique ». C'est très instable. Couper une tomate cerise devient une opération chirurgicale à haut risque : un geste trop brusque et la tomate est propulsée sous le clic-clac, rejoignant ainsi la civilisation perdue des moutons de poussière et des stylos bille disparus depuis 2019.

Le menu, parlons-en. N'espérez pas servir une blanquette de veau ou un poulet rôti.

Dans neuf mètres carrés, tout ce qui nécessite plus de deux ustensiles est proscrit. Pourquoi ? Parce que pour sortir une poêle, vous devez d'abord déplacer la cafetière, laquelle doit être posée sur les genoux de votre invité. La logistique ressemble à un puzzle coulissant infernal. Si vous ouvrez la porte du frigo pour sortir le beurre, votre ami doit se plaquer contre la porte d'entrée comme s'il subissait une perquisition du GIGN.

Le « dîner assis » se transforme alors en une sorte de chorégraphie absurde.

« Tu peux te décaler de huit centimètres vers la gauche ? Je dois attraper le sel. »

« Pardon, je t'ai mis le coude dans l'œil ? C'est parce que j'essayais d'ouvrir le tiroir à couverts. »

À ce stade, l'intimité est telle que vous connaissez l'odeur de l'après-rasage de votre ami, mais aussi le rythme de ses battements cardiaques. Vous n'êtes plus deux individus séparés ; vous êtes un organisme multicellulaire tentant de survivre dans un milieu hostile.

Et puis, il y a la chaleur. On ne parle jamais assez de la thermodynamique des petits espaces. Deux corps humains dégagent environ 200 watts de chaleur. Ajoutez à cela la plaque de cuisson qui tente désespérément de chauffer un bouillon, et votre appartement se transforme en sauna finlandais en moins de vingt minutes. La buée commence à recouvrir la fenêtre (votre seule issue de secours émotionnelle).

L'atmosphère devient moite. Les visages brillent. On se regarde avec cette lueur de panique dans les yeux : « Est-ce que je vais mourir ici, étouffé par une odeur de pesto et de transpiration humaine ? »

C'est généralement là que survient l'incident diplomatique : l'un des deux veut aller aux toilettes.

Dans un palais de neuf mètres carrés, les toilettes sont rarement situées dans une autre aile du bâtiment. Elles sont là, derrière une porte si fine qu'on peut entendre votre invité réfléchir. Mais le problème n'est pas sonore, il est topographique. Pour que l'invité accède au sanctuaire, vous devez vous lever, monter sur la table (ou ce qui en

tient lieu), et peut-être même sortir sur le palier pour lui laisser un angle de rotation suffisant. Le dîner s'interrompt. Le silence se fait. On attend le retour du héros qui a réussi l'exploit de faire trois mètres aller-retour sans renverser la bouteille de vin posée en équilibre précaire sur un dictionnaire.

Pourtant, malgré l'humiliation logistique, malgré les crampes aux jambes et l'humidité ambiante, vous persistez à sourire. Vous essayez de tenir une conversation intellectuelle sur le dernier film de Lanthimos alors que vous avez le genou de votre ami contre votre cage thoracique. C'est le triomphe de la volonté sur le cadastre. Vous vous sentez comme ces aristocrates russes qui, après la révolution, continuaient à prendre le thé avec de la porcelaine ébréchée dans des caves humides. Vous maintenez un semblant de civilisation là où la dignité devrait normalement aller s'enfermer dans un placard (si vous aviez un placard).

La fin de soirée est le moment le plus gratifiant. Non pas parce que vous avez passé un bon moment, mais parce que le départ de votre invité est une véritable libération spatiale. Quand la porte se referme, vous sentez la pression atmosphérique chuter instantanément. L'appartement semble soudain immense. On pourrait presque y faire une roue (non, ne faites pas ça, vous allez vous briser le péroné contre le coin du frigo).

Vous contemplez les vestiges du désastre : deux verres, trois miettes sur le bord de l'évier, et une tache de sauce sur votre seul coussin. Vous avez réussi. Vous avez « reçu ». Vous avez prouvé que la vie sociale est possible, même si elle ressemble à une expérience de cryogénéisation ratée. Vous vous couchez avec le sentiment du devoir accompli, en vous faisant une promesse solennelle : la prochaine fois, on se voit au bar. Ou dans un parc. Ou n'importe où où l'on n'a pas besoin de s'excuser d'exister en trois dimensions.

Chapitre 6

L'Odorat de Proximité : Ta vie entière sent l'oignon frit

Bienvenue dans le monde merveilleux de la synesthésie forcée, cet état de grâce où votre pull en cachemire (enfin, votre pull Kiabi qui ressemble à du cachemire de loin, dans le noir, après trois verres) ne se contente plus d'être doux : il sent activement la graisse de canard. Dans neuf mètres carrés, l'air n'est pas un gaz invisible composé d'azote et d'oxygène ; c'est une soupe épaisse, une matière organique douée de conscience qui a décidé de fusionner avec votre identité profonde.

Commençons par dissiper un malentendu : dans un placard à balais loué 850 euros par mois, faire la cuisine n'est pas un acte de survie, c'est une performance artistique conceptuelle. C'est un attentat olfactif dont vous êtes à la fois le terroriste, la victime et le coroner. Pourquoi ? Parce que vous ne possédez pas de « cuisine ». Vous possédez deux plaques électriques posées sur un frigo qui vibre comme un marteau-piqueur, situées à exactement quarante-cinq centimètres de votre oreiller. Ce qui signifie que lorsque vous faites revenir des oignons, vous ne préparez pas un repas : vous baptisez votre literie.

Le problème central de votre existence, c'est cette fameuse « fenêtre ». Appelons-la plutôt « l'ouverture rectangulaire donnant sur le néant ». Dans votre annonce immobilière, elle était décrite comme une « ouverture sur cour intérieure calme ». En langage de survie urbaine, cela signifie : « un conduit de cheminée géant où l'air est mort en 1954, le jour où René Coty a été élu président ».

Ouvrir cette fenêtre est un geste d'espoir désespéré. Vous tournez la poignée avec la foi d'un naufragé lançant une bouteille à la mer. Et que se passe-t-il ? Rien. Absolument rien. La loi de la thermodynamique est formelle : pour qu'un courant

d'air se crée, il faut un différentiel de pression. Or, dans votre cour de deux mètres sur deux, l'air a la densité du plomb. Il ne circule pas. Il stagne. Il sédimente. C'est un écosystème autonome composé de vapeurs de gasoil des années 90, de l'haleine fétide des poubelles du rez-de-chaussée et du désespoir des sept autres locataires qui, comme vous, essaient d'évacuer l'odeur de leur micro-onde.

Dans une maison normale, l'odeur de friture est une invitée de passage. Dans neuf mètres carrés, l'oignon frit est un membre de la famille qui refuse de partir et qui finit par dormir sur le canapé (qui est aussi votre lit, rappelons-le).

Analysons la physique du phénomène. Dès que la première lamelle d'oignon touche la poêle, une onde de choc moléculaire se propage. En trois secondes, l'odeur a déjà colonisé votre zone « salon ». En dix secondes, elle a infiltré votre « dressing » (le portant IKEA qui menace de s'effondrer sous le poids de trois chemises). À la trentième seconde, elle a pénétré les fibres de votre brosse à dents.

Le drame, c'est que dans neuf mètres carrés, tout est poreux. Votre vie entière est une éponge. Votre écharpe de rechange ? Elle sent le kebab. Votre exemplaire du **Monde diplomatique** que vous laissez traîner pour faire croire que vous avez une vie intellectuelle ? Il sent le graillon. Même vos souvenirs d'enfance semblent désormais imprégnés d'une légère note d'huile de colza brûlée.

Et c'est là que le cercle vicieux de l'isolement social s'enclenche. Vous ne vous en rendez plus compte. Vous vivez dans le « nuage ». Vous êtes le patient zéro de l'épidémie de l'oignon. Mais le reste du monde, lui, a gardé son odorat.

Vous arrivez au bureau. Vous vous asseyez en réunion. Votre patron fronce les sourcils. Il ne sait pas d'où ça vient, mais il a soudainement envie de frites à 9h30 du matin. Vos collègues s'écartent subtilement. Ce n'est pas que vous sentez mauvais, techniquement. Vous sentez le **confort**. Vous sentez la cuisine familiale. Mais vous la sentez de beaucoup trop près. Vous dégagez une aura de «

steak-haché-sur-plaque-chauffante » qui annule instantanément tout charisme. On ne peut pas accorder de promotion à quelqu'un qui dégage la même signature olfactive qu'un food-truck stationné en plein soleil.

Pire encore : la cour intérieure. Parlons de cette merveille architecturale. C'est un puits d'échos et d'effluves partagés. Puisque l'air ne circule pas, vous vivez en colocation olfactive forcée avec tout l'immeuble.

Le lundi, vous savez que le voisin du 3ème a réussi sa vie amoureuse parce que ça sent le risotto aux truffes (ou alors c'est de l'huile synthétique, mais à travers le conduit d'aération, on a envie d'y croire). Le mardi, c'est le drame : la voisine du 1er fait brûler du chou vert. L'odeur remonte le long des murs en briques grisâtres, entre par votre fenêtre entrouverte et vient s'installer confortablement dans vos rideaux. Vous n'avez pas mangé de chou. Vous détestez le chou. Mais pour les trois prochains jours, votre appartement va puer le cadavre de légume crucifère, et vous n'y pouvez absolument rien.

C'est une violation de domicile sensorielle. Vous êtes victime d'un cambriolage de narines.

Vous essayez de lutter, bien sûr. Vous achetez des bougies parfumées. « Forêt de sapins après la pluie » ou « Douceur de coton ». C'est une erreur stratégique majeure. Dans neuf mètres carrés sans ventilation, les odeurs ne s'annulent pas : elles fusionnent pour créer des monstres de Frankenstein olfactifs. Vous vous retrouvez avec une ambiance « Sapin de Noël qui aurait glissé dans une friteuse ». C'est encore plus perturbant pour le cerveau. C'est comme si vous essayiez de cacher un éléphant derrière un rideau de douche transparent.

Et puis, il y a le moment de la réalisation ultime. Ce moment où vous sortez de chez vous pour aller chercher le courrier, et qu'en rentrant dans votre « studio », vous prenez la gifle. Celle que vous ne sentiez plus. L'odeur de *votre* propre vie. Ce

mélange de renfermé, d'humidité de la douche qui n'a jamais séché (faute de fenêtre dans la salle d'eau, qui est de toute façon juste un rideau à côté du grille-pain) et de cet oignon omniprésent, souverain, éternel.

À cet instant, vous comprenez que votre appartement n'est pas un lieu de résidence, c'est un bocal de marinade. Vous êtes le cornichon.

Vous regardez votre seule fenêtre. Ce cadre en PVC jauni qui donne sur un mur en face, situé à environ 1,20 mètre de vos yeux. Un mur qui a la couleur d'un lendemain de cuite. Vous l'ouvrez en grand. Vous aspirez une grande bouffée d'air. Mais l'air de la cour intérieure est un air de collection. C'est un air qui a été expiré par trois générations de locataires précaires avant vous. C'est un air qui contient encore des traces de la laque à cheveux utilisée par la dame qui habitait là en 1982.

C'est là que le génie du mal de la micro-surface opère : vous finissez par développer un syndrome de Stockholm avec vos propres odeurs. Au bout de six mois, l'odeur d'oignon frit devient votre doudou. C'est le signe que vous êtes chez vous. C'est la preuve olfactive que vous existez, que vous avez mangé, que vous avez transformé de la matière. Dans ce cube de béton où chaque centimètre carré coûte un bras, l'odeur est la seule chose que vous possédez gratuitement et en abondance.

Alors, vous refermez la fenêtre. De toute façon, il y a un pigeon sur le rebord qui vous regarde avec un air de supériorité insupportable, parce que lui, au moins, il a une vision panoramique sur les toits de Paris et une meilleure circulation d'air sous les ailes.

Vous vous asseyez sur votre lit (votre canapé, votre table de bureau, votre tout). Vous respirez un grand coup. Le mélange « oignon-lavande-humidité-vieux-cuir » vous envahit les poumons. Vous êtes le roi de votre propre royaume de 22,5 mètres cubes. Et si jamais vous avez un rendez-vous galant ce soir, vous utiliserez la vieille technique de l'étudiant fauché : vider une bouteille entière de Febreze sur votre

manteau et prier pour que l'autre personne ait un rhume carabiné.

Après tout, l'amour est aveugle. Avec un peu de chance, il est aussi anosmique. Car dans neuf mètres carrés, votre parfum de séduction n'est pas "N°5 de Chanel", c'est "Filet d'Huile sur Plaque Induction à Fond Perdu". Et c'est sans doute pour ça que vous finissez toujours par passer vos soirées seul, à contempler le mur d'en face, en vous demandant si, en 1954, les oignons sentaient déjà aussi fort la solitude.

Chapitre 7

Le Dressing Vertical : Ranger ses slips dans le micro-ondes

Parlons un peu de géométrie non-euclidienne. Dans un monde normal, régi par les lois de la physique et une certaine forme de dignité humaine, un micro-ondes sert à transformer un reste de lasagnes surgelées en un disque de lave radioactive au centre encore gelé. Mais vous n'habitez pas dans un monde normal. Vous habitez dans un concept architectural qui ferait passer une cellule de moine trappiste pour le château de Versailles. Vous habitez dans 9 mètres carrés, et ici, la physique est une option, tandis que la survie est un sport de combat.

Le concept de « pièce » a disparu de votre vocabulaire en même temps que votre intimité. Chez vous, la cuisine est aussi le bureau, qui est aussi la chambre, qui est aussi — si vous visez mal en éternuant — les toilettes. Alors, quand on en vient à la gestion du textile, il faut arrêter de penser « armoire ». L'armoire est un luxe de bourgeois, un vestige d'une époque révolue où les gens possédaient assez d'espace pour séparer leurs sous-vêtements de leurs appareils électroménagers. Bienvenue dans l'ère du Dressing Vertical, ou comme j'aime l'appeler : la « Fusion Moléculaire du Slip et de la Pizza ».

Le micro-ondes, parlons-en. C'est le sommet de l'optimisation. Volume utile : 20 litres. Empreinte au sol : colossale pour votre plan de travail de la taille d'un timbre-poste. Le laisser vide 23 heures et 50 minutes par jour est un crime contre l'urbanisme parisien. C'est là que le génie frappe. Un slip plié en quatre (ou en seize, selon votre détermination et votre souplesse) occupe exactement le même volume qu'un bol de soupe.

Imaginez la scène. Vous avez un entretien d'embauche. Vous êtes en retard parce que

vous avez passé dix minutes à essayer d'extraire votre corps de votre mezzanine sans vous fracasser le crâne contre le plafond (le fameux « baiser de la poutre »). Vous ouvrez la porte de votre Whirlpool et là, au lieu de voir un plateau tournant désespérément vide, vous découvrez une pile de boxers en coton, parfaitement préservés de l'humidité ambiante par un joint d'étanchéité conçu pour stopper les radiations. C'est propre. C'est hermétique. C'est presque de la haute couture cryogénique.

Et l'avantage caché, le secret que les magazines de déco ne vous diront jamais, c'est la fonction « Décongélation ». Est-ce qu'il y a quelque chose de plus luxueux, par un matin de février où il fait 12 degrés dans votre studio parce que votre radiateur grille-pain est en grève, que d'enfiler un slip qui sort du micro-ondes à 600 watts ? Trente secondes en position « Grill » et vous avez l'impression qu'une main divine vous caresse l'entrejambe. C'est le chauffage central des pauvres. C'est la technologie au service du confort testiculaire. Bien sûr, si vous oubliez d'enlever l'agrafe de l'étiquette, vous risquez de déclencher un arc électrique capable de raser l'immeuble, mais c'est un risque acceptable pour ne pas avoir les fesses froides.

Cependant, le Dressing Vertical ne s'arrête pas là. Une fois que le micro-ondes est plein, il faut s'attaquer au reste. C'est ici que la cohabitation entre le textile et le céréalier devient une nécessité biologique.

Prenez votre boîte de Kellogg's Extra Pépites de Chocolat. Ouvrez-la. Que voyez-vous ? De l'espace gâché. Entre le sommet des céréales et le bord du carton, il y a un vide sidéral de sept centimètres. C'est l'équivalent d'un duplex pour une paire de chaussettes de sport. Enfoncez-les bien au fond. Le mélange des genres est fascinant : le matin, en versant vos céréales, vous aurez peut-être la surprise de voir tomber une socquette blanche dans votre lait. C'est ce qu'on appelle le « petit-déjeuner surprise ». C'est ludique. C'est dynamique. Et avec un peu de chance, les miettes de chocolat donneront un côté « camouflage urbain » à vos pieds, très tendance cette saison.

Certains esprits chagrins, probablement des gens qui vivent dans des 40 mètres carrés et qui ont le vertige dès qu'ils voient une étagère, vous parleront d'hygiène.

Balivernes. Dans 9 mètres carrés, l'hygiène est une notion relative. À partir du moment où vous dormez à 40 centimètres de vos plaques de cuisson, vous êtes déjà, techniquement, une friture humaine. Vos vêtements sentent déjà l'oignon frit et le désespoir ; qu'ils traînent à côté de la boîte de thon ou dans le tiroir à couverts n'y changera rien. Au contraire, ranger ses t-shirts dans le bac à légumes du mini-frigo permet de garder un teint frais et d'éviter le repassage. Le froid rétracte la fibre. C'est de la science, enfin, je crois.

Le vrai défi du Dressing Vertical, c'est le stockage des manteaux. Là, on entre dans le domaine de la haute voltige. Puisque le sol est saturé par votre existence physique et que les placards sont occupés par votre collection de pâtes premier prix, il ne reste que le plafond. J'encourage vivement l'utilisation de crochets de boucher. C'est industriel, c'est brut, c'est très « loft new-yorkais », si on fait abstraction du fait que votre loft fait la taille d'un ascenseur.

Imaginez inviter quelqu'un chez vous. Déjà, félicitations, vous êtes un optimiste hors pair. La personne entre, ou plutôt, elle s'insère dans la fente lumineuse que vous appelez votre porte. Elle lève les yeux et voit vos vestes pendre au-dessus de sa tête comme des jambons dans une cave du Cantal.

« C'est pour l'acoustique », dites-vous avec un air mystérieux de producteur de techno berlinois.

Puis, vous lui proposez un verre d'eau. Vous ouvrez le micro-ondes pour prendre un verre (car oui, les verres sont rangés derrière les slips, pour éviter qu'ils ne s'entrechoquent), et là, un boxer réchauffé tombe sur le plan de travail.

C'est le moment de vérité. Le moment où vous assumez votre folie.

« Oh, celui-là ? Il était en mode cuisson lente. Pour une texture plus soyeuse sur la peau. Tu veux goûter un Muesli ? Attends, je crois que j'ai une chaussette qui bloque

le passage. »

Vivre dans 9 mètres carrés, c'est devenir le conservateur d'un musée de l'absurde. C'est comprendre que chaque objet doit avoir au moins trois fonctions. Votre grille-pain est un chauffe-mains et un range-cartes de visite. Votre bouilloire est un humidificateur d'air et un lave-linge pour cravates. Votre lit est un canapé, une table à manger et un cimetière pour vos rêves d'espace.

Mais au fond, n'est-ce pas ça, la vraie liberté ? Ne plus être l'esclave de ses possessions ? Dans votre royaume de 22,5 mètres cubes, vous savez exactement où est chaque chose. Votre chemise préférée est sous le sac de riz, votre pantalon est en train de servir de rideau pour cacher la vue sur le vis-à-vis qui vous regarde manger vos pâtes avec une fascination malsaine, et vos sous-vêtements attendent sagement entre le magnétron et le plateau tournant.

Vous n'avez pas de dressing. Vous *êtes* le dressing. Vous êtes une entité biologique fusionnée avec son environnement, une symbiose parfaite entre l'homme et le petit électroménager. Et le soir venu, quand vous éteignez la lumière, vous pouvez vous endormir avec la satisfaction du travail bien fait : celle d'avoir réussi à faire tenir une vie entière dans une boîte à chaussures, en ayant conscience que si jamais vous achetez un nouveau livre, vous devrez probablement jeter votre frigo pour lui faire une place.

Mais qu'importe. Car demain matin, votre slip sera chaud. Et dans ce monde froid et cruel, c'est la seule victoire qui compte vraiment.

Chapitre 8

L'Acoustique de Papier : Partager la vie sexuelle (et digestive) du voisin

Oublions un instant la physique. Dans un studio de 9 mètres carrés, la physique est une science morte, remplacée par une sorte de sorcellerie architecturale où la matière n'a plus de densité. Les ingénieurs appellent cela des « cloisons sèches ». C'est un mensonge. Dans votre boîte à chaussures, les murs ne sont pas faits de plâtre ou de briques, ils sont faits de papier à cigarette recyclé et de bonnes intentions. Le mur n'est pas une séparation, c'est un filtre, et encore, un filtre de machine à café bas de gamme qui laisse passer tout le marc.

Vivre dans 9 mètres carrés, c'est renoncer au concept bourgeois de « vie privée ». Vous pensiez avoir loué un studio ? Erreur. Vous avez souscrit à un abonnement premium pour un podcast immersif intitulé *« La vie de Jean-Kevin, mon voisin de gauche, et ses problèmes de transit »* . Et le pire, c'est que vous ne pouvez pas vous désabonner.

Commençons par le commencement : la symphonie gastrique du matin. À 7h12 précise, vous n'avez pas besoin de réveil. Le réveil, c'est le voisin d'à côté qui s'extrait péniblement de son clic-clac. Vous entendez le grincement du ressort (le numéro 42, celui qui couine en Fa dièse), puis le bruit sourd de ses pieds touchant le sol. À cet instant, une intimité physique se crée. Vous savez exactement où il se trouve. S'il tend la main vers la gauche, il touche virtuellement votre épaule à travers la cloison. S'il soupire, vous sentez l'humidité de son désespoir sur votre propre nuque.

Puis vient l'étape de la salle de bain. Dans un immeuble de ce standing, les

tuyauteries sont partagées avec la ferveur d'un kibboutz socialiste. Quand il tire la chasse, votre douche subit un infarctus hydraulique, passant instantanément de « tiède relaxant » à « lave en fusion du Mordor ». Mais le son, mes amis, le son est l'élément le plus fascinant. Grâce à l'acoustique de papier, vous participez activement à sa digestion. Vous connaissez ses succès, ses échecs, ses moments de lutte intense et ses soupirs de soulagement. Vous pourriez établir son bilan de santé intestinale avec une précision qui ferait rougir un gastro-entérologue de la Pitié-Salpêtrière. Parfois, après un bruit particulièrement sonore et métallique, vous avez envie de crier à travers le mur : « Moins de gluten, Jean-Kevin, pense aux fibres ! ». Mais vous vous retenez. Par politesse. Et parce que vous savez qu'il vous a entendu lâcher un gaz de stress trois minutes plus tôt.

C'est là que s'établit le Pacte de l'Omerta Acoustique. On fait semblant de ne pas savoir. On croise le voisin dans le couloir de 40 centimètres de large — une manœuvre qui demande l'agilité d'un chat et la souplesse d'un prof de yoga — et on baisse les yeux. On se salue d'un hochement de tête distrait, alors que dix minutes plus tôt, vous étiez techniquement dans sa gorge pendant qu'il se brossait les dents avec une vigueur qui suggérerait une rage de dents imminente.

Mais le véritable test de votre santé mentale, c'est la vie sexuelle du voisin. Ah, l'amour en 9 mètres carrés. C'est un sport de combat qui se pratique avec la discrétion d'une fanfare dans un confessionnal. Quand le voisin « reçoit », vous ne le devinez pas, vous l'endurez. Le lit de chez IKEA, conçu pour supporter le poids d'un étudiant dépressif et de ses trois livres d'économie, commence à marquer le rythme contre la cloison. *Toc. Toc. Toc.* C'est un métronome charnel qui vous rappelle cruellement votre propre célibat ou, pire, le fait que vous essayez désespérément de regarder un documentaire sur la vie des loutres sur votre ordinateur posé sur vos genoux.

Le problème, ce n'est pas le bruit en soi. C'est la narration. L'acoustique est si pure que vous entendez les dialogues.

— « Tu m'aimes ? »

— « J'ai faim, il reste des raviolis ? »

C'est à ce moment-là que l'illusion romantique s'effondre. Vous êtes le troisième membre involontaire de ce ménage. Vous connaissez leurs préliminaires (trois minutes de silence interrompues par le bruit d'un paquet de chips qu'on ouvre), leurs performances (une montée en puissance de 45 secondes digne d'un sprint de 100 mètres aux JO de la gêne) et le debriefing post-coïtal. Vous avez déjà eu envie de noter la prestation sur une ardoise et de la glisser sous la porte : « 6/10 pour l'effort, mais attention au rythme, vous étiez en avance sur le temps. »

Et puis, il y a le moment fatidique. Le moment où la physique et la politesse entrent en collision frontale. Le voisin éternue. Un éternuement franc, massif, qui fait vibrer les étagères où vous avez empilé vos conserves de haricots.

Sans réfléchir, par pur réflexe de survie sociale, vous murmurez : « À tes souhaits. »

Un silence de mort s'installe. Le temps s'arrête. La cloison semble s'amincir encore, devenant une simple idée, une suggestion de limite.

Et là, une voix étouffée, un peu honteuse mais étrangement proche, répond : « Merci. »

À cet instant précis, vous n'êtes plus deux individus séparés par un contrat de location. Vous êtes une entité bicéphale. Vous partagez tout : les acouphènes, les odeurs de cuisson de poisson bon marché et les crises de larmes nocturnes.

Cette promiscuité sonore développe chez l'habitant de 9 mètres carrés une forme d'hyperacousie sélective. Vous devenez un expert en identification de bruits domestiques. Vous savez faire la différence entre une cuillère qui tombe sur du lino (bruit mat, décevant) et une fourchette sur du carrelage (bruit cristallin, annonceur d'une vaisselle qui va traîner trois jours dans l'évier de 12 centimètres de diamètre). Vous savez quand la voisine du dessus enlève ses talons. Vous savez quand le type d'en face regarde un porno parce qu'il oublie toujours que son Bluetooth est déconnecté et que le son sort de ses enceintes bas de gamme dont les basses font

vibrer votre propre cage thoracique.

Certains optimistes appellent cela « la convivialité urbaine ». Les architectes appellent cela « l'optimisation de l'espace ». La réalité, c'est que vous vivez dans une expérience sociologique permanente conçue par un sadique qui aurait trop lu Orwell. On ne vit pas *à côté* des gens, on vit *à travers* eux.

Le soir, quand le silence retombe enfin — un silence relatif, car vous entendez toujours le sifflement du chargeur de téléphone du voisin branché sur la prise murale juste derrière votre tête — vous réalisez la portée philosophique de votre situation. Dans un monde où l'on se plaint de l'isolement social et de l'individualisme galopant, vous, l'habitant du 9 mètres carrés, vous êtes le dernier rempart contre la solitude. Vous n'êtes jamais seul. Même quand vous le voudriez. Même quand vous êtes sur le trône, en train de lire les ingrédients au dos d'un paquet de pâtes, vous savez que quelqu'un, de l'autre côté de cette feuille de papier peinte en blanc, suit vos aventures avec une attention fascinée.

C'est peut-être ça, le luxe, finalement. Ne pas avoir besoin d'amis, puisqu'on a des cloisons. Ne pas avoir besoin de télé-réalité, puisqu'on vit dedans. Et si jamais vous vous sentez un jour un peu trop invisible dans cette ville immense et froide, n'oubliez pas : il vous suffit de lâcher un petit soupir un peu trop fort pour que quelqu'un, quelque part, sache que vous existez.

Et s'il est vraiment sympa, il vous dira peut-être « Santé » quand vous déboucherez votre bière de consolation. Car dans 22,5 mètres cubes, le seul espace qui reste vraiment à conquérir, c'est le silence. Et entre nous, vu le prix du mètre carré, le silence est un produit de luxe qu'on ne peut de toute façon pas s'offrir.

Chapitre 9

Le Sport à Domicile : Faire du yoga entre la poubelle et le radiateur

L'idée qu'on puisse entretenir un temple corporel dans une boîte à chaussures relève d'une forme de pathologie mentale que la science n'a pas encore eu le temps de nommer, faute de place dans les laboratoires de recherche. Vouloir faire du sport dans neuf mètres carrés, c'est comme essayer de monter un meuble IKEA dans une cabine téléphonique : c'est techniquement possible si vous acceptez de sacrifier vos articulations et votre dignité, mais le résultat ressemblera davantage à une scène de crime qu'à une séance de bien-être.

Tout commence généralement par un déclic coupable. Un matin, en essayant d'enfiler un jean qui semble avoir rétréci suite à un complot de l'industrie textile, vous décidez de vous « reprendre en main ». Vous ouvrez YouTube sur votre ordinateur portable (qui occupe 40 % de votre surface de travail disponible) et vous tapez : « Yoga doux pour débutants ». Grave erreur. Le yoga n'est jamais doux quand il se pratique à proximité immédiate d'une poubelle à pédale qui ne demande qu'à vous mordre le mollet.

La première étape, et sans doute la plus athlétique, consiste à « faire de la place ». Dans un studio de neuf mètres carrés, « faire de la place » est une expression poétique pour dire : « empiler tout ce que je possède sur mon lit ». Vous déplacez la chaise sur la table, vous poussez le sac de linge sale dans la douche et vous rangez vos chaussures dans le four. Une fois l'espace libéré, vous réalisez avec effroi que la surface au sol disponible est exactement de la taille d'un tapis de yoga, à condition de le plier en deux.

Vous déroulez le tapis. Le bout du tapis s'enroule contre le frigo, tandis que l'autre extrémité se perd sous le radiateur qui, fidèle à lui-même, dégage une chaleur de forge médiévale alors que nous sommes en plein mois de mai. Vous voilà prêt. Enfin, « prêt » est un grand mot. Vous êtes debout, au milieu de votre périmètre de survie, et vous réalisez que si vous tendez les bras, vous pouvez simultanément toucher votre porte d'entrée et votre brosse à dents. C'est pratique pour le ménage, moins pour la Salutation au Soleil.

La coach sur l'écran, une dénommée Tiffany qui vit manifestement dans un loft de 200 mètres carrés à Santa Monica avec une vue imprenable sur l'océan, vous sourit avec une bienveillance agaçante. « Inspirez profondément, connectez-vous à votre centre », dit-elle en étendant ses membres graciles dans un espace vide et infini. Vous essayez d'inspirer, mais l'air ambiant est saturé par l'odeur des pâtes au pesto de la veille qui fermentent doucement dans la poubelle située à douze centimètres de votre nez. Quant à votre « centre », il est actuellement en train de heurter le coin de la table basse.

« Levez la jambe gauche vers le ciel », ordonne Tiffany.

Vous vous exécutez. Ou du moins, vous tentez de le faire. À mi-chemin de l'ascension, votre gros orteil rencontre une résistance métallique inattendue. Un bruit sec, un *gling* caractéristique, et vous comprenez que votre extension jambière vient de s'achever brutalement dans le grille-pain. Vous restez là, la jambe coincée entre les fentes à pain, tandis que Tiffany vous suggère de « ressentir l'énergie circuler ». La seule chose que vous ressentez, c'est une crampe monumentale et la chaleur résiduelle des tartines de ce matin qui s'imprime sur votre talon.

C'est là que le yoga en milieu hostile devient une discipline proche de la survie en jungle urbaine. Chaque mouvement doit être calculé au millimètre près. Le « Chien tête en bas » se transforme en « Chien tête dans le placard à balais ». Vous avez les fesses en l'air, le visage à quelques millimètres de la plinthe poussiéreuse, et vous

découvrez avec une fascination morbide toute une biodiversité de moutons de poussière que vous n'aviez jamais vus sous cet angle. Vous faites alors face à un dilemme existentiel : continuer la posture pour muscler vos ischios, ou arrêter tout de suite pour passer l'aspirateur, car cette vision de l'enfer grisâtre est incompatible avec la sérénité promise.

Mais vous persistez. Vous passez à la posture du « Guerrier II ». C'est une pose de puissance, d'ouverture. Vous ancrez vos pieds, vous étalez vos bras avec la détermination d'un conquérant spartiate, et... *bam*. Votre main droite vient de gifler violemment le radiateur brûlant, tandis que votre main gauche s'est engouffrée dans le sac de courses vide qui pendait à la poignée de la porte. Vous voilà, tel un guerrier moderne, une main en feu et l'autre prisonnière d'un sac en plastique, essayant de garder l'équilibre alors que le voisin du dessous commence à taper au plafond avec un balai.

Ah, le voisin. C'est l'élément imprévisible du fitness en 9 m². Dans une cage à lapins, le son voyage plus vite que la lumière. Chaque fois que vous perdez l'équilibre et que vous retombez lourdement sur votre tapis, c'est l'équivalent d'un séisme de magnitude 7 pour l'étage inférieur. Le moindre « Namasté » un peu trop sonore est perçu comme une incantation satanique. Vous essayez de bouger avec la grâce d'un chat ninja, mais vous finissez toujours par ressembler à un sac de patates qu'on lâche du troisième étage.

Tiffany, à l'écran, ne se doute de rien. Elle est maintenant en train de faire un poirier sur une plage de sable fin. « Équilibrez votre poids, trouvez votre axe », murmure-t-elle. Vous tentez de l'imiter, mais votre axe est sérieusement compromis par le fait que votre tête est actuellement nichée contre le moteur du frigo. Le ronronnement de l'appareil devient votre mantra. *Vvvvvvvvvv*. C'est hypnotique. Vous commencez à vous demander si l'illumination spirituelle ne se trouve pas finalement dans la compression thermique.

Soudain, c'est le drame. La posture de « l'Arbre ». Un pied sur la cuisse, les mains jointes, vous cherchez la stabilité. Mais dans neuf mètres carrés, l'air est rare et les courants d'air sont traîtres. Vous vacillez. Pour éviter de vous fracasser le crâne contre l'étagère de livres (qui contient essentiellement des ouvrages sur comment optimiser son espace, ironie suprême), vous lancez votre bras en arrière pour vous rattraper. Grosse erreur de calcul. Votre coude percute le bouton « marche » de votre bouilloire.

Le bruit de l'eau qui commence à frémir ajoute une dimension sonore inédite à votre séance. Vous avez maintenant Tiffany qui vous parle de paix intérieure, le voisin qui hurle des insultes en polonais, le frigo qui vibre, et la bouilloire qui siffle. C'est le chaos. C'est la guerre. C'est le sport à domicile.

Vous décidez de terminer la séance par la posture de relaxation finale : Savasana. Vous vous allongez sur le dos. C'est la seule pose que vous maîtrisez vraiment, principalement parce qu'elle ressemble énormément à ce que vous faites les trois quarts du temps : subir l'existence. Mais même là, le destin se moque de vous. Pour être totalement allongé, vous devez glisser vos pieds sous le bureau et votre tête entre la poubelle et le radiateur.

Vous fermez les yeux. Vous essayez de faire le vide. Le radiateur vous cuit l'oreille droite tandis que la poubelle vous envoie des effluves de yaourt périmé. C'est un contraste sensoriel intéressant. On pourrait appeler ça le « Yoga de la Réalité Brutale ». Vous réalisez que faire du sport ici n'est pas une question de muscles, mais une question de gestion des collisions. Vous n'êtes pas en train de devenir plus souple, vous êtes juste en train d'apprendre à devenir bidimensionnel.

En vous relevant (en faisant attention à ne pas vous assommer avec le lustre qui pend à trente centimètres de votre visage), vous vous sentez étrangement fier. Vous n'avez pas brûlé beaucoup de calories, mais vous avez survécu. Vous avez dompté l'espace. Vous avez transformé une cellule de prison de luxe en un centre de haute performance

athlétique.

Vous rangez le tapis, vous redescendez la chaise de la table, vous sortez vos chaussures du four. L'appartement reprend sa forme initiale : un Tetris insoluble où chaque objet est un obstacle. Vous vous regardez dans le miroir de la salle de bain (qui fait aussi office de miroir d'entrée, de salon et de cuisine) et vous voyez une trace de rouille sur votre épaule, souvenir de votre contact avec le radiateur.

« Demain », vous dites-vous avec un optimisme qui frise la démence, « je tente le CrossFit avec un pack de lait ».

Après tout, si vous arrivez à faire une fente entre le micro-ondes et la litière du chat sans déclencher d'incendie, c'est que vous êtes prêt pour les Jeux Olympiques du confinement perpétuel. Namasté, ou quoi que ce soit qui veuille dire « je suis coincé, aidez-moi » en sanskrit.

Chapitre 10

Le Micro-Climat Tropical : Faire sécher ses chaussettes et créer une jungle

Félicitations. Vous venez de terminer votre séance de sport. Vous êtes fier, vous transpirez, et vous avez surtout commis l'erreur fatale, l'acte de hubris qui va précipiter la chute de votre civilisation personnelle : vous avez décidé de faire une lessive.

Dans un appartement normal, faire une lessive est une tâche ménagère. Dans 9 mètres carrés, c'est une expérience de géo-ingénierie climatique. C'est le moment précis où vous cessez d'être un locataire pour devenir le dieu d'un écosystème hostile, un demiurge du coton humide et de la spore triomphante.

Tout commence par le déploiement de l'engin de torture : l'étendoir. On l'appelle souvent "Tancarville", du nom d'un pont suspendu, ce qui est une insulte au génie civil français. Dans votre studio, le Tancarville n'est pas un objet, c'est une frontière géopolitique. Une fois ouvert, il occupe 40 % de votre territoire souverain. Il se dresse entre vous et le frigo comme le rideau de fer, mais en fils de fer plastifiés qui grincent. Pour accéder à vos plaques de cuisson, vous devez désormais pratiquer le limbo sous un rideau de caleçons en fin de vie.

Vous étalez vos vêtements. C'est là que la physique élémentaire entre en scène pour vous humilier. Un cycle de machine à laver laisse environ deux litres d'eau dans vos tissus. Dans 9 mètres carrés, avec une hauteur sous plafond qui évoque davantage un cercueil qu'une cathédrale, ces deux litres d'eau n'ont nulle part où aller. Ils ne s'évaporent pas ; ils colonisent.

En moins de dix minutes, le point de rosée est atteint. Votre studio bascule dans une dimension parallèle : vous ne vivez plus à Paris ou à Lyon, vous vivez à Manaus, en pleine Amazonie, mais sans les toucans et avec plus de factures d'électricité. L'air devient une soupe tiède et épaisse que vous ne respirez pas, que vous mâchez. Vos fenêtres commencent à "pleurer". Ce n'est pas une métaphore poétique : de véritables ruisseaux de condensation dégoulinent le long des vitres, créant de petites douves stagnantes sur le rebord en PVC. C'est le signal que la biodiversité arrive.

Au bout de vingt-quatre heures, l'odeur change. Ce n'est plus le "Grand Air" promis par votre bidon de Soupline. C'est l'odeur du désespoir humide. C'est le parfum "Chien mouillé oublié dans une cave". Vos chaussettes ne sèchent pas, elles fermentent. Elles développent une culture, une conscience, peut-être bientôt le droit de vote.

C'est à ce moment-là que vous remarquez les premiers signes du "relooking extrême" de vos murs. Derrière l'étagère qui supporte votre micro-ondes et vos rêves brisés, une petite tache noire apparaît. Puis une autre. Ce n'est pas de la saleté, c'est de la moisissure décorative. Le **Stachybotrys chartarum** pour les intimes. Au lieu de paniquer, essayez d'adopter la posture du conservateur d'art contemporain. Ne dites pas : « Mon appartement est insalubre et je vais mourir d'une infection pulmonaire. » Dites plutôt : « J'ai opté pour une fresque organique évolutive, une réflexion murale sur la décomposition de la matière dans l'espace urbain restreint. » C'est très Berlin-Ouest, c'est très chic.

Si vous avez de la chance, vous verrez apparaître de véritables champignons. Pas ceux qu'on met dans l'omelette, mais des spécimens fascinants qui semblent vouloir entamer une conversation philosophique avec vous. À ce stade, vous n'avez plus besoin d'aller au Jardin des Plantes. Vous possédez votre propre serre tropicale. Vous pouvez observer la lutte pour la survie entre le papier peint qui se décolle (il essaie de s'enfuir, le pauvre) et la mérule qui grignote gentiment la plinthe.

La gestion de ce micro-climat impose des choix cornéliens. Si vous ouvrez la fenêtre pour évacuer l'humidité, vous perdez les 19 degrés durement acquis grâce à votre radiateur qui consomme autant qu'une centrale nucléaire ukrainienne. Si vous la laissez fermée, vous finissez par développer des branchies. La plupart des locataires de 9 mètres carrés finissent par ressembler à des créatures de fond de tranchée : la peau pâle, les cheveux perpétuellement moites, et une capacité pulmonaire réduite à celle d'un canari dans une mine de charbon.

Et puis, il y a le problème social. Recevoir quelqu'un dans une jungle de coton humide.

Imaginez la scène. Vous avez réussi l'exploit de convaincre une personne saine d'esprit de venir boire un verre chez vous. Dès qu'elle franchit le seuil, elle est frappée par une vague de chaleur tropicale à 90 % d'hygrométrie qui fait friser ses cheveux instantanément. Elle doit se frayer un chemin entre un jean de 14 kilos (le poids de l'eau) et un t-shirt qui lui gifle le visage.

« C'est sympa chez toi », dit-elle en essuyant la buée sur ses lunettes, « on dirait... un hammam ? »

« C'est un concept », répondez-vous en essayant de cacher la tache de moisissure qui ressemble étrangement au portrait de Staline derrière un cadre Ikea. « Je travaille sur la réintroduction de la nature en milieu hostile. »

Le summum de l'ironie arrive quand vous décidez d'investir dans un déshumidificateur. C'est le piège ultime. Cet appareil, qui fait la taille d'un petit frigo, va occuper le seul espace restant au sol. Il fait un bruit de turbine d'avion au décollage et rejette un air chaud et sec qui transforme votre jungle en désert d'Atacama en trois heures. Vous passez de la noyade à la déshydratation oculaire. Vos plantes vertes meurent de choc thermique, votre peau pèle comme celle d'un lézard, et votre facture d'électricité atteint des sommets qui font frémir les actionnaires d'EDF.

Mais au moins, vos chaussettes sont sèches. Enfin, "sèches" est un grand mot. Elles ont cette texture de carton bouilli qui craque quand on les enfile, un souvenir tactile

de la lutte acharnée entre l'atome d'hydrogène et votre dignité.

Vivre dans un micro-climat tropical, c'est accepter que votre garde-robe est désormais une culture hydroponique. C'est comprendre que dans 9 mètres carrés, rien n'est jamais vraiment propre, rien n'est jamais vraiment sec, et que la seule chose qui pousse plus vite que votre loyer, c'est le lichen sur votre plafond.

Alors, la prochaine fois que vous verrez une goutte d'eau tomber du plafond directement dans votre café, ne levez pas les yeux au ciel avec colère. Souriez. C'est la rosée du matin. Vous n'êtes pas un étudiant fauché dans un placard à balais ; vous êtes un explorateur de l'extrême, un Tarzan de la kitchenette, un aventurier du quotidien qui a réussi à recréer l'écosystème du bassin du Congo entre son lit-mezzanine et ses toilettes-douche.

Namasté, et n'oubliez pas de vider le bac du déshumidificateur, sinon votre prochaine étape, c'est l'aquariophilie involontaire.

Chapitre 11

Le Syndrome de Stockholm Immobilier : 'C'est petit mais c'est bien placé'

Regardez-vous dans le miroir. Enfin, pas « dans » le miroir, puisque le vôtre est un éclat de verre de 10 centimètres collé au-dessus de l'évier qui sert aussi de lavabo, de bac à vaisselle et, les jours de grande ambition, de baignoire pour chat. Regardez-vous bien. Ce reflet hagard, ce teint de poireau oublié dans une cave et ce sourire crispé qui ressemble à une cicatrice mal refermée, c'est le visage d'un otage qui a commencé à trouver que son ravisseur a quand même « de jolies baskets ».

Bienvenue dans la phase terminale de votre pathologie : le Syndrome de Stockholm Immobilier.

À ce stade, vous n'êtes plus une victime du marché locatif ; vous en êtes le collaborateur le plus zélé. Vous avez passé le cap de la colère, vous avez piétiné la tristesse, et vous avez embrassé le délire pur. Votre mantra, votre bouclier, votre ultime rempart contre la dépression clinique, tient en six mots que vous récitez à quiconque ose suggérer que vous vivez dans une boîte à chaussures pour enfant de trois ans : « C'est petit, mais c'est bien placé. »

Analysons cette phrase. C'est le « Il est un peu brutal, mais c'est parce qu'il m'aime » de l'architecture urbaine. C'est l'excuse absolue. C'est le joker qui permet de transformer un placard à balais insalubre en un « pied-à-terre stratégique au cœur de l'effervescence métropolitaine ».

Parce que oui, vous êtes à quatre minutes à pied d'un Monoprix. Et pas n'importe quel Monoprix. Un Monoprix « Gourmet ». C'est important. Vous n'avez peut-être

pas la place de déplier une table à repasser, mais vous pouvez acheter du sel à la truffe et du houmous au piment d'Espelette à 21h45 le dimanche soir. Quel luxe. Quel privilège. Qu'importe si votre houmous doit être stocké sur le rebord de votre fenêtre parce que votre frigo fait la taille d'une GameCube et qu'il est déjà plein avec une brique de lait et l'espoir d'un futur meilleur. Vous êtes dans le « quartier qui bouge ».

D'ailleurs, le quartier bouge tellement que vous pouvez entendre votre voisin de palier changer de chaîne sur sa télévision. Enfin, quand je dis « palier », je parle de l'espace de 12 centimètres qui sépare votre porte de la sienne, une sorte de zone de démilitarisation où flottent en permanence des odeurs de chou-fleur et de désespoir.

Le Syndrome de Stockholm Immobilier se manifeste par une distorsion spatio-temporelle fascinante. Quand vos parents, venus de province avec leur vision archaïque de la dignité humaine (ils ont un salon, les fous !), vous demandent comment vous faites pour dormir avec la tête dans le micro-ondes, vous riez. Un rire cristallin, un peu trop aigu, un rire qui sent la panique et le Xanax.

— « Mais maman, tu ne comprends pas. Je suis à deux pas de la ligne 14 ! »

La ligne 14. Voilà votre dieu. Votre idole. Vous vivez dans un sarcophage de béton où l'on ne peut pas ouvrir la fenêtre sans heurter le lit-mezzanine, mais vous êtes « connecté ». Vous sacrifiez votre système respiratoire, votre vie sexuelle et votre santé mentale sur l'autel de la connectivité. Vous êtes un point sur une carte, un pixel doré dans l'arrondissement le plus cher de la ville, et c'est ça qui compte. Peu importe que votre « espace de vie » soit techniquement plus petit qu'une cellule de détention provisoire à Fleury-Mérogis ; à Fleury, il n'y a pas de bar à céréales de luxe à 300 mètres. Victoire par K.O.

L'étape suivante du syndrome, c'est la réinvention sémantique. Dans votre bouche, les défauts structurels deviennent des « choix de vie ».

Le fait que vous deviez cuisiner en étant assis sur vos toilettes ? Ce n'est pas une aberration ergonomique, c'est du « design intégré haute densité ».

L'absence de lumière naturelle ? Ce n'est pas une cave, c'est une « ambiance feutrée

façon speakeasy, idéale pour le cocooning ».

La moisissure qui dessine des cartes géographiques de pays inexistantes sur votre mur ? C'est une « patine organique », une touche « indus-chic » qui rappelle les lofts de Berlin, mais avec le prix d'un palais vénitien.

Vous devenez un expert en géométrie non-euclidienne pour justifier l'injustifiable. Vous expliquez à vos amis, avec un sérieux de neurochirurgien, que « de toute façon, je n'y suis que pour dormir ». C'est le plus beau mensonge du locataire de 9 mètres carrés. On sait tous que vous n'y dormez pas. Vous y faites des cauchemars sur le prix du mètre carré. Vous y fixez le plafond à 40 centimètres de votre nez en calculant combien de temps vous pourriez survivre si vous ne mangiez que les miettes coincées dans les lattes de votre parquet flottant premier prix.

Mais le summum, l'extase du déni, c'est quand vous commencez à avoir de la pitié pour ceux qui vivent dans « le désert ».

— « Ah, tu habites à 30 minutes de transport ? Mais... comment tu fais pour vivre sans un Starbucks au pied de ton immeuble ? » demandez-vous à votre ami qui possède pourtant une chambre d'amis, un lave-vaisselle et une surface habitable qui ne nécessite pas de se contorsionner comme un membre du Cirque du Soleil pour enfiler un jean.

Pour vous, il est un paria, un exilé de la civilisation. Certes, il a de l'oxygène et de l'espace, mais est-il à 4 minutes du Monoprix ? Non. Est-il à portée de voix d'un concept-store qui vend des bougies parfumées au cuir de Russie et à la mélancolie ? Non plus. Il vit dans le vide. Vous, vous vivez dans le *Vrai*. Le Vrai, c'est dense. Le Vrai, c'est cher. Le Vrai, ça sent le renfermé et le succès urbain.

Le Syndrome de Stockholm Immobilier vous pousse même à défendre votre propriétaire. Ce Monsieur Duchamp, qui vous loue ce réduit pour le prix d'une petite île en Grèce, devient dans votre esprit une sorte de mécène malgré lui.

— « Oh, il est très gentil, il n'a pas augmenté le loyer cette année ! » s'exclamez-vous, oubliant qu'une augmentation de loyer sur cette surface serait techniquement un crime

contre l'humanité puni par la convention de Genève.

Il vous a accordé la grâce de vivre dans sa remise à vélos aménagée, et vous lui en êtes reconnaissant. Vous avez presque envie de lui envoyer une carte de vœux pour le remercier de ne pas avoir encore transformé votre douche en un deuxième studio pour étudiant en design.

Et puis vient le moment de la visite. Vous invitez quelqu'un. Un premier rendez-vous, généralement. Quelqu'un que vous essayez d'impressionner avec votre aura de citadin accompli. Vous montez les sept étages (l'ascenseur est « en maintenance » depuis la chute du mur de Berlin, mais c'est bien, « ça fait les fessiers »). Vous ouvrez la porte avec un geste de grand seigneur, comme si vous dévoiliez la galerie des Glaces. L'invité entre. Il s'arrête net. Il a ce mouvement de recul instinctif qu'ont les gens quand ils entrent dans un ascenseur en panne ou une morgue. Il cherche où poser son manteau. Il n'y a nulle part où poser son manteau. Son manteau **devient** une partie de l'ameublement.

C'est là que vous lancez votre tir de barrage :

— « Alors, c'est petit, hein ? Mais regarde la vue ! »

La vue, c'est une cour intérieure grise où une vieille parabole rouillée semble implorer le ciel de l'achever. Mais vous, vous voyez l'Empire State Building. Vous voyez le centre du monde.

— « Et on est juste à côté du Monoprix ! » ajoutez-vous, comme si c'était un argument de séduction massive.

Si la personne ne s'enfuit pas immédiatement, c'est soit qu'elle vous aime vraiment, soit qu'elle souffre du même syndrome de Stockholm que vous. Dans ce cas, mariez-vous. Vous pourrez louer un 12 mètres carrés à deux et appeler ça un « duplex de caractère ».

Le Syndrome de Stockholm Immobilier est la phase ultime de l'adaptation humaine. C'est la preuve que l'esprit peut triompher de la matière, même quand la matière fait 2 mètres sur 4,5. Vous n'êtes pas malheureux. Vous êtes « optimisé ». Vous n'êtes pas à l'étroit. Vous êtes « au cœur de tout ».

Et si jamais, un soir de lucidité accidentelle, vous sentez une larme couler parce que vous venez de réaliser que vous vivez moins bien qu'un hamster de luxe, courez vite au Monoprix. Achetez un paquet de chips à la truffe à 8 euros. Regardez le ticket de caisse. Regardez l'adresse du magasin. Vous êtes là. Vous y êtes. À 4 minutes à pied.

C'est bien placé. C'est tout ce qui compte. Respirez un grand coup (enfin, autant que le volume d'air de la pièce le permet sans créer un vide partiel) et souriez. Vous êtes un captif heureux.

Namasté, et n'oubliez pas de vérifier si votre ravisseur... pardon, votre propriétaire, ne compte pas installer une kitchenette au-dessus de votre oreiller pour « valoriser l'espace ». C'est le progrès, et le progrès, c'est toujours bien placé.

Chapitre 12

La Stratégie de Fuite : Pourquoi tu passes 18h par jour en terrasse

Regardez-vous. Observez bien votre posture. Vous êtes actuellement assis sur une chaise en rotin synthétique dont le tressage est en train d'imprimer un motif de gaufre industrielle sur l'arrière de vos cuisses. Vous avez les genoux qui cognent contre un guéridon en zinc de trente centimètres de diamètre, lequel vacille dès que vous respirez un peu trop fort. Vous êtes entouré de trois pots d'échappement, d'un caniche qui cherche son âme et d'un voisin de table qui parle si fort de sa "stratégie crypto" que vous connaissez désormais le montant exact de son futur dépôt de bilan.

Et pourtant, vous souriez. Vous commandez un troisième déca allongé à 5,50 euros. Pourquoi ? Parce que vous êtes un esthète ? Un amoureux de l'effervescence urbaine ? Un héritier de la pensée de Sartre et de Beauvoir ?

Non. C'est parce que si vous rentrez chez vous maintenant, vous allez devoir choisir entre ouvrir votre ordinateur ou ouvrir vos poumons. Les deux ne rentrent pas simultanément dans la pièce.

Bienvenue dans la Stratégie de Fuite. En sociologie de comptoir (la seule discipline académique encore valable au-delà du périphérique), on appelle cela « l'externalisation de l'espace vital ». Le Parisien moyen ne va pas au café pour boire du café. Il va au café pour ne pas se pendre avec le fil de sa bouilloire, ce qui, de toute façon, serait impossible techniquement : le recul n'est pas suffisant pour assurer une chute efficace.

Considérons la terrasse comme ce qu'elle est vraiment : votre véritable salon, mais

avec des serveurs qui vous détestent et un abonnement au gaz payé par la collectivité.

Le calcul est simple, presque mathématique. Dans votre 9 mètres carrés, le mètre carré vous coûte environ 40 euros par mois. En terrasse, pour le prix d'un demi-pression tiède et d'une assiette de frites surgelées à la "fleur de sel" (comprenez : du sel, mais avec un adjectif marketing), vous louez temporairement quatre mètres carrés de trottoir, une vue sur le monde et, surtout, un horizon. L'horizon, c'est ce concept exotique qui consiste à voir plus loin que le fond de son placard à balais reconverti en « coin bureau-niche-à-chien-douche ».

C'est une question de survie biologique. L'être humain a besoin de 11 mètres cubes d'air par jour pour fonctionner normalement. Dans votre appartement, le volume d'air total disponible est épuisé environ huit minutes après votre réveil. À 8h45, vous vivez déjà sur vos propres réserves de CO₂, comme un astronaute dans une capsule Apollo qui aurait un loyer de 900 euros et un problème d'humidité. La terrasse, c'est votre sortie extravéhiculaire. C'est le moment où vous ouvrez le sas et où vous gonflez vos poumons d'un mélange revigorant de particules fines et d'arômes de gasoil. C'est toxique, certes, mais c'est spacieux.

Analysons maintenant le syndrome de "l'Occupation Permanente". Vous avez tous vu ce spécimen : le type qui reste assis six heures devant un expresso vide, le regard fixé sur l'infini, avec un livre de poche corné qu'il n'ouvrira jamais. Ce n'est pas un intellectuel. C'est un réfugié climatique. Il ne fuit pas le réchauffement de la planète, il fuit le réchauffement de son propre frigo qui, étant situé à 12 centimètres de son oreiller, transforme ses nuits en sauna sonore.

Le serveur, dans ce contexte, n'est pas un prestataire de services. C'est un gardien de prison corrompu. Vous savez qu'il veut que vous partiez. Il sait que vous savez. Alors vous rusez. Vous développez des tactiques de camouflage dignes du MI6 pour rester "légitime". Vous commandez un verre d'eau, puis un deuxième café, puis un paquet de cacahuètes rances à 4 euros. C'est l'impôt de la liberté. Vous payez la "Taxe

d'Existence Hors-Sol".

« Oh, j'adore l'ambiance de ce quartier, c'est si vivant ! » sifflez-vous entre vos dents alors qu'une ambulance passe en hurlant à deux mètres de votre tympan. Mensonge. Ce que vous aimez, c'est que la table d'à côté est à plus de soixante centimètres de vous. C'est le luxe ultime. Dans votre studio, votre brosse à dents touche littéralement votre grille-pain. Ici, il y a de la distance. Il y a de l'espace. Il y a cette chose incroyable qu'on appelle la "perspective".

Et que dire de l'hiver ? Ah, le courage du Parisien en terrasse au mois de janvier. Ce n'est pas de la résistance physique, c'est du désespoir spatial. On voit ces gens, emmitouflés dans des écharpes qui font trois fois la taille de leur salle de bain, assis sous des parasols chauffants qui grillent le sommet de leur crâne tout en laissant leurs pieds geler dans une flaque d'eau. Les touristes les regardent avec admiration : « Regardez ces Français, quelle élégance, quel art de vivre ! ».

Non, Kevin de l'Ohio. Ils ne sont pas élégants. Ils sont en train de peser le pour et le contre entre mourir d'hypothermie sur le Boulevard Voltaire ou mourir de claustrophobie entre un étendoir à linge et un micro-ondes. Et l'hypothermie gagne à chaque fois. Parce qu'au moins, dehors, on peut étendre les bras sans casser un objet sentimental.

La terrasse remplit aussi une fonction psychologique essentielle : la mise en scène du succès. Personne ne peut voir que vous vivez comme un rat de laboratoire dans une boîte à chaussures quand vous êtes attablé au "Café de la Mairie" avec un verre de Chardonnay à la main. En terrasse, vous êtes un acteur de la ville. Vous faites partie du décor. Vous êtes le protagoniste d'un film de la Nouvelle Vague. Chez vous, vous êtes juste un individu qui doit déplacer sa chaise pour ouvrir la porte du four.

C'est le grand paradoxe de la vie moderne : nous payons des fortunes pour habiter dans des endroits où nous ne pouvons pas rester. Le loyer est une sorte de droit

d'entrée pour avoir le privilège de passer 18 heures par jour dehors. C'est une carte de membre VIP pour les trottoirs du 11ème arrondissement.

D'ailleurs, avez-vous remarqué la sophistication des stratégies de survie sociale ? On ne dit jamais : « Je sors parce que mon appartement me déprime et que j'ai l'impression d'être une sardine dans une boîte sans huile ». On dit : « On se prend un petit verre en terrasse ? Il fait un temps superbe ! ». Il fait 12 degrés, il y a un avis de tempête et le ciel a la couleur d'une vieille éponge à vaisselle, mais qu'importe. "Il fait beau" est un code secret qui signifie : "Sors-moi de cette cage avant que je ne commence à parler à mon humidité murale".

La terrasse est le seul endroit où l'on accepte des conditions de confort qui, n'importe où ailleurs, seraient dénoncées par Amnesty International. Les chaises sont instables, le bruit est assourdissant, l'air est saturé de monoxyde de carbone, et vous payez le prix d'un repas complet pour un liquide noir qui ressemble à du jus de pneu. Mais c'est le prix de l'extension de domaine.

C'est là que vous faites vos réunions Zoom (en espérant que personne ne remarque le serveur qui hurle « DEUX JAMBON-BEURRE POUR LA 4 ! » derrière vous). C'est là que vous lisez. C'est là que vous tombez amoureux. C'est là que vous rompez. Pourquoi ? Parce que rompre dans 9 mètres carrés, c'est dangereux. Il n'y a pas de porte à claquer. Enfin si, il y en a une, mais si vous la claquez, vous vous prenez le chambranle dans le front parce que vous n'avez pas le recul nécessaire. En terrasse, la rupture a du panache. On peut se lever, jeter un billet de dix euros sur la table (la classe !) et s'évaporer dans la foule. C'est cinématographique.

Alors, la prochaine fois que vous sentirez ce petit vent glacial vous piquer le nez tandis que vous essayez de maintenir votre équilibre sur une chaise qui n'a que trois pieds fonctionnels, rappelez-vous : vous n'êtes pas une victime du marketing. Vous n'êtes pas un snob. Vous êtes un stratège.

Vous avez compris que le bonheur n'est pas dans la propriété (de toute façon, à 15 000 euros le mètre, vous ne posséderez jamais que la moitié de votre paillason), mais dans l'usage intensif de l'espace public. Le trottoir est votre salon. La borne de recharge électrique est votre table de chevet. Le lampadaire est votre liseuse.

Et si un jour, par un miracle de la vie ou un héritage d'une vieille tante que vous ne connaissiez pas, vous emménagez dans un 40 mètres carrés, vous ferez comme tout le monde. Vous resterez sidéré devant tout cet espace vide, pris d'un vertige agoraphobique insupportable... et vous descendrez vite vous asseoir en terrasse.

Parce qu'au fond, l'essentiel n'est pas d'être bien chez soi. L'essentiel, c'est d'être mal ailleurs, mais avec une vue.

Garçon, la même chose, s'il vous plaît. Et remettez un coup de chauffage, je ne sens plus mes orteils, mais je me sens terriblement vivant. Et surtout, je me sens... spacieux.

FIN

Merci d'avoir lu "Comment être malheureux dans 9 mètres carrés"

Une œuvre écrite par Dr. Sarcasme

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)